

LES NOUVEAUX PREDATEURS DU KRILL D'ANTARCTIQUE



Le krill d'Antarctique est la plus importante biomasse de notre planète. Il constitue l'alimentation de base de l'ensemble des animaux du continent blanc. Pourtant, ces cinq dernières années, de nouveaux prédateurs ont fait leur apparition. Une flottille de bateaux de pêche usines vient capturer discrètement ce qui pourrait devenir une mine d'or.

Dossier publié le
6 juin 2013

Dossier dirigé par
Julien Pfyffer

Avec la participation de
Erwin Vermeulen

Chapitre 1 : Un navire chinois coule au large en Antarctique

Le 21 avril 2013, le Kai Xin, navire de pêche chinois de 104 mètres de long, coulait dans les eaux antarctiques après qu'un important incendie se soit déclaré à bord quatre jours plus tôt.



La nouvelle est presque passée inaperçue, car les 97 membres d'équipage ont été rapidement secourus par un navire de pêche norvégien qui était à proximité. Les autorités chiliennes ont déclaré à la presse qu'aucune fuite de fuel n'avait été détectée et que la situation était restée sous contrôle. Pas de scandale écologique, pas de gros titres dans la presse.

Pourtant, la question qui n'a pas été posée est de savoir ce que faisait un navire de pêche à la pointe de la péninsule antarctique ?

Le Kai Xin fait parti d'une flotte de 13 navires-usines, mesurant tous une centaine de mètres, venus du Chili, de Chine, de Corée du Sud, de Norvège, de Pologne et d'Ukraine pour capturer la même denrée à haute valeur ajoutée : le krill d'Antarctique.

###

Chapitre 2 : Un minuscule crustacé qui pourrait changer le monde

Le krill d'Antarctique ou *Euphausia Superba* ressemble à une petite crevette transparente, mesurant 5 à 7 cm à l'âge adulte, qui vit en essaims de plusieurs milliers d'individus au mètre cube. Le krill se reproduit vite et en très grand nombre tout autour du continent antarctique. Il représente la plus importante biomasse de notre planète.

Des rapports scientifiques des années 80 estimaient celle-ci entre 125 et 735 millions de tonnes. Des données très approximatives, voire inutilisables, car malgré les technologies les plus récentes, il est difficile de faire des estimations fiables d'une espèce sur une surface aussi importante, qui se déplace en essaims en suivant les courants marins à des profondeurs variant entre 0 et 200 mètres. En d'autres termes, nous savons que la biomasse du krill est gigantesque, sans en connaître les chiffres exactes.



Pour l'écosystème antarctique, le krill est particulièrement important car il constitue la base alimentaire de l'ensemble des animaux vivant dans l'océan austral tels que les baleines, les pingouins, les phoques, les léopards de mer, les manchots, les albatros, etc. Les phoques, à eux seuls, consommeraient quelques 60 millions de tonnes de krill par an ; pour les baleines, les chiffres avancés tournent autour de 50 millions de tonnes...

Certains scientifiques considèrent que le petit crustacé ne représente pas uniquement une source d'alimentation. Il jouerait aussi un important rôle de régulateur climatique. En se nourrissant de phytoplancton qui absorbe le CO₂ à la surface de l'eau, le krill produit des excréments qui coulent dans le fond de la mer. Le dioxyde de carbone qui s'accumule à la surface de l'eau serait ainsi transféré et «enfermé» grâce au krill à plusieurs milliers de mètres de profondeur. Mais à nouveau, le manque d'études et de données précises sur l'espèce ne permet



pas de savoir dans quelle mesure ce transfert dans les abysses du grand Sud a un impact planétaire.

###

Chapitre 3 : Une réserve naturelle très relative

En 1959, l'Antarctique obtient un statut légal unique au monde : le continent blanc est déclaré réserve naturelle consacrée à la paix et à l'étude scientifique. Les activités militaires et l'exploitation des ressources minérales y sont strictement interdites ; l'ensemble des animaux protégés.

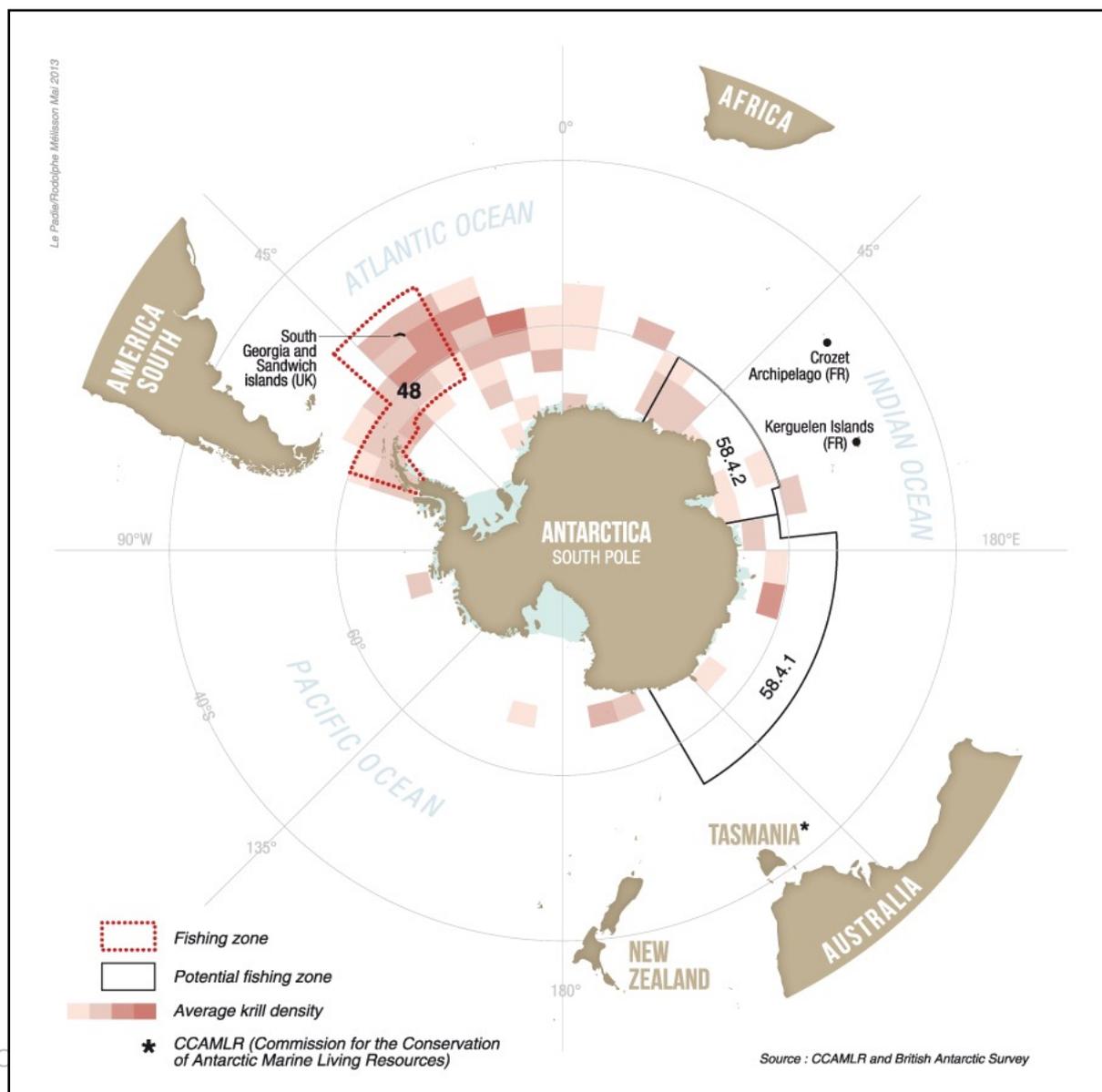
Mais ce qui est vrai pour la terre (ou la glace) ne l'est pas forcément pour la mer. Contrairement au reste du monde, l'Antarctique est le seul territoire qui ne possède pas d'eaux territoriales (12 milles nautiques, soit 21,6 km), laissant la voie libre à une pêche industrielle non contrôlée à quelques centaines de mètres des côtes où vivent et se nourrissent les espèces protégées...



Dans les années 70, les premiers navires à pénétrer les eaux antarctiques pour capturer du krill sont les soviétiques. Très vite, les pêcheurs japonais les suivent. A cette époque, le krill sert d'aliment fourrage pour d'autres animaux d'élevage comme les batteries de poulets en URSS.

On ne saura probablement jamais les quantités exactes que ces deux puissantes nations maritimes ont capturées pendant une décennie, car aucun organisme ne supervisait ou contrôlait alors la pêche du krill.

Il faut attendre 1982 pour voir apparaître la CCAMLR (prononcée «Camélar»), *Commission for the Conservation of Antarctic Marine Living Resources**. Basé à Hobart en Australie, l'organisme est chargé de suivre les recommandations d'un comité de scientifiques



afin d'établir, dans un premier temps, uniquement les quotas du krill. Ce qui lui vaut d'ailleurs le surnom de «Krill Convention». Mais voyant l'intérêt croissant de certains pays pour les eaux poissonneuses du grand Sud, les pouvoirs de gestion de l'organisme ont très vite été étendus à d'autres espèces comme la légine australe ou le poisson des glaces.

La CCAMLR prend alors plusieurs mesures, dites de «conservation», pour obtenir des statistiques dont elle manque cruellement. D'abord, elle utilise les zones de pêche de la FAO (*Food and Agriculture Organization of the United Nations*) pour quadriller les eaux de l'Antarctique. Ensuite, elle fixe des limites de capture pour chacune de ces zones.

Pour la zone 48 (en rouge sur la carte), où le krill est présent en très fortes concentrations, une limite de capture maximale est fixée à 5,6 millions de tonnes par an. Consciente du très grand potentiel de la pêche du krill, la CCAMLR fixe une première limite «seuil» de 620 000 tonnes. Si cette dernière venait à être atteinte, l'organisme de gestion fixerait alors un nouveau quadrillage plus fin, afin de fermer les zones pêchées et réorienter le reste de la pêche vers celles encore très peu pêchées. Officiellement, la limite «seuil» n'a jamais été atteinte.

Il faut dire qu'à partir du début des années 90, la pêche du krill a connu une forte diminution, car l'éclatement du bloc soviétique a entraîné une dispersion de sa redoutable flotte de pêche. Il faut attendre le milieu des années 2000, avec l'apparition de technologies innovantes et de nouveaux débouchés économiques pour que cette pêche trouve un nouvel essor. Aujourd'hui, les eaux de l'Antarctique sont le théâtre d'une ruée vers l'or marine.

« Depuis 2009, les quantités déclarées varient entre 150 et 200 000 tonnes par année », explique Rodolfo Werner. Docteur en biologie marine, il est l'un des plus grands spécialistes mondiaux du krill d'Antarctique. Il travaille aujourd'hui comme consultant pour la *Pew Charitable Trusts*, une ONG américaine qui a été l'une des premières à s'intéresser au sujet.

« Le problème n'est pas tant la quantité, puisque nous sommes encore loin des 620 000 tonnes de la limite seuil, mais la concentration géographique des captures, explique le scientifique. A ces latitudes, la haute mer est très dangereuse. Les navires de pêche ont beau mesurer 100 mètres, ils focalisent leur chasse là où ils sont les plus abrités des



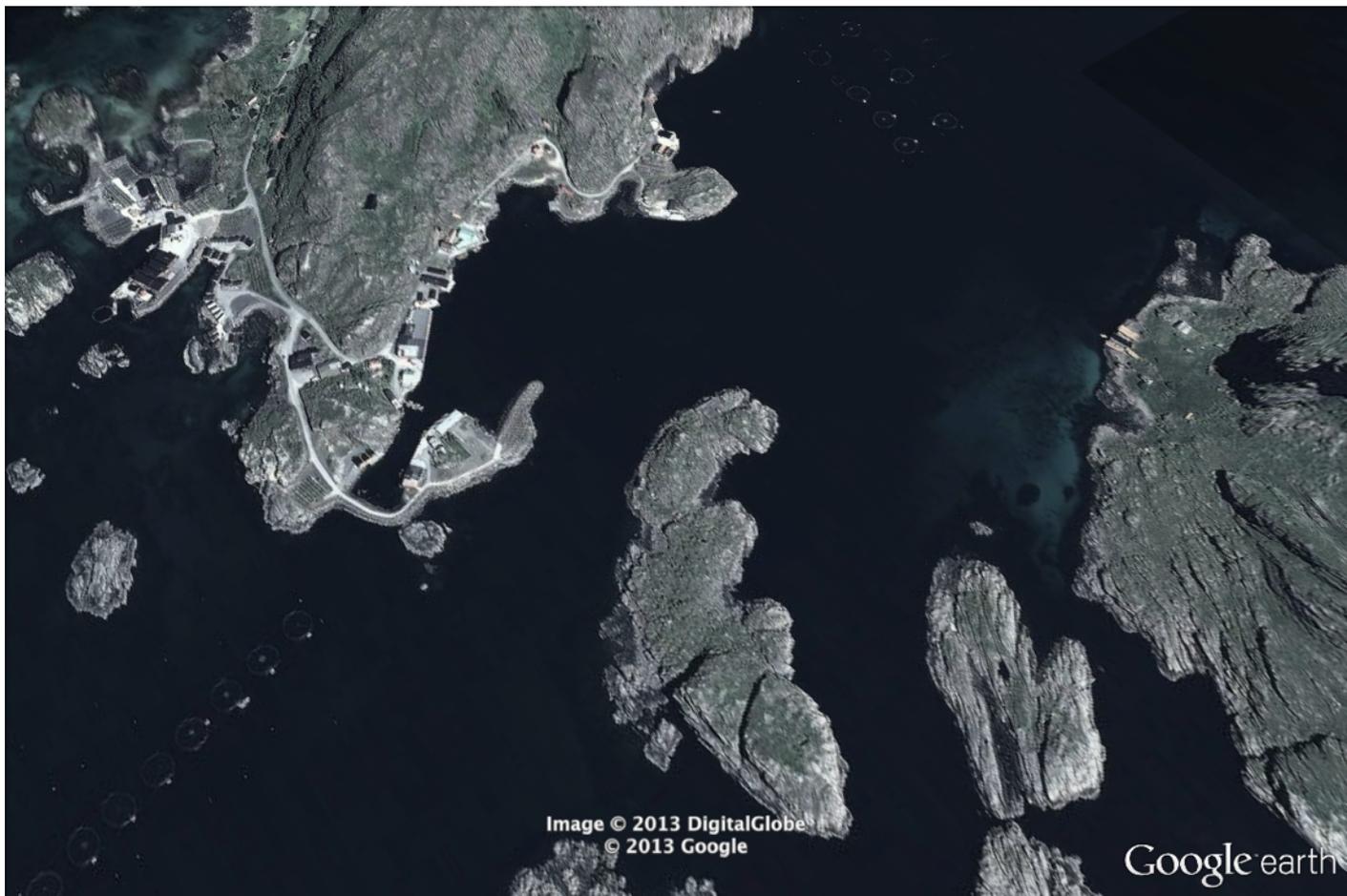
tempêtes, c'est-à-dire le long des côtes, entre les îles. C'est dans ces mêmes secteurs que les prédateurs terrestres, comme les phoques ou les pingouins, viennent chercher leur nourriture. Pour le krill, nous pensons que les hommes et les animaux sont déjà en concurrence. »

###

Chapitre 4 : L'avenir des fermes d'aquaculture ?

La population humaine est actuellement d'un peu plus de 7 milliards d'habitants. Nos besoins en nourriture sont gargantuesques. L'une des solutions en vogue est l'aquaculture. En 1990, l'élevage de poissons et de crustacés représentait 17 millions de tonnes dans le monde. En 2010, cette même production s'élevait à 80 millions de tonnes*.

Parmi les pays qui ont fortement misé sur cette industrie en pleine expansion, il y a la Norvège. En quelques années, le pays nordique a fait du saumon l'une de ses plus importantes ressources. En 1990, le pays élevait 150 000 tonnes de poisson. En 2010, la production a été multipliée presque par 10, pour atteindre un million de tonnes* ! A elle seule, la Norvège représente 40% de la production d'aquaculture du continent européen... Discrètement, en quelques années, elle est aussi devenue le plus grand pêcheur de krill d'Antarctique.



Actuellement, le krill ne constitue pas l'alimentation principale des fermes d'aquaculture. Mais il est un précieux complément alimentaire, contenant une substance naturelle appelée Astaxanthin, qui permet de donner aux saumons une couleur rose éclatante. Avec sa biomasse importante et ses très grandes qualités nutritives, il y a fort à parier que le krill risque un jour de passer du statut de complément à celui d'aliment principal.

Ce n'est pas encore le cas car jusqu'à récemment les pêcheurs faisaient face à un problème technique : le petit crustacé possède une carapace très fine rendant l'animal particulièrement fragile. Piégé en grandes quantités dans le fond des énormes chaluts, le krill ne survivait pas aux compressions. L'animal mort, des enzymes situées dans son tube digestif détérioraient rapidement la chair avant que l'immense filet ne soit sorti de l'eau.

La solution technique à ce problème est mise au point entre 2005 et 2007 en Norvège. Elle consiste à rajouter dans le fond du filet un grand tube aspirant le krill au fur et à mesure qu'il est pris dans le chalut pour le ramener directement à bord des navires de pêche. Cet ingénieux système de pompage continu permet non seulement de traiter les petits crustacés vivants avant que leur chair ne soit endommagée mais aussi de gagner un temps considérable puisque le chalut peut rester immergé.

Dans le milieu du krill, c'est une révolution qui améliore la rentabilité, mais qui ne représente pas que des avantages :

« Contrairement à l'ancienne méthode du chalut qui permettait de peser les quantités de krill pêchées, le pompage continu laisse une grande marge d'incertitude, explique Rodolfo

Werner. *A l'heure actuelle, nous avons des limites de capture fixées par la CCAMLR, et des quantités de pêche déclarées régulièrement par les bateaux de pêche. Mais il n'existe aucune méthode précise de pesée. Chaque bateau est libre de faire comme il l'entend... Pour ceux qui sont équipés du pompage continu, personne ne sait vraiment comment ils font pour estimer le poids des quantités capturées. C'est un peu un mystère... »*



* Source FAO

###

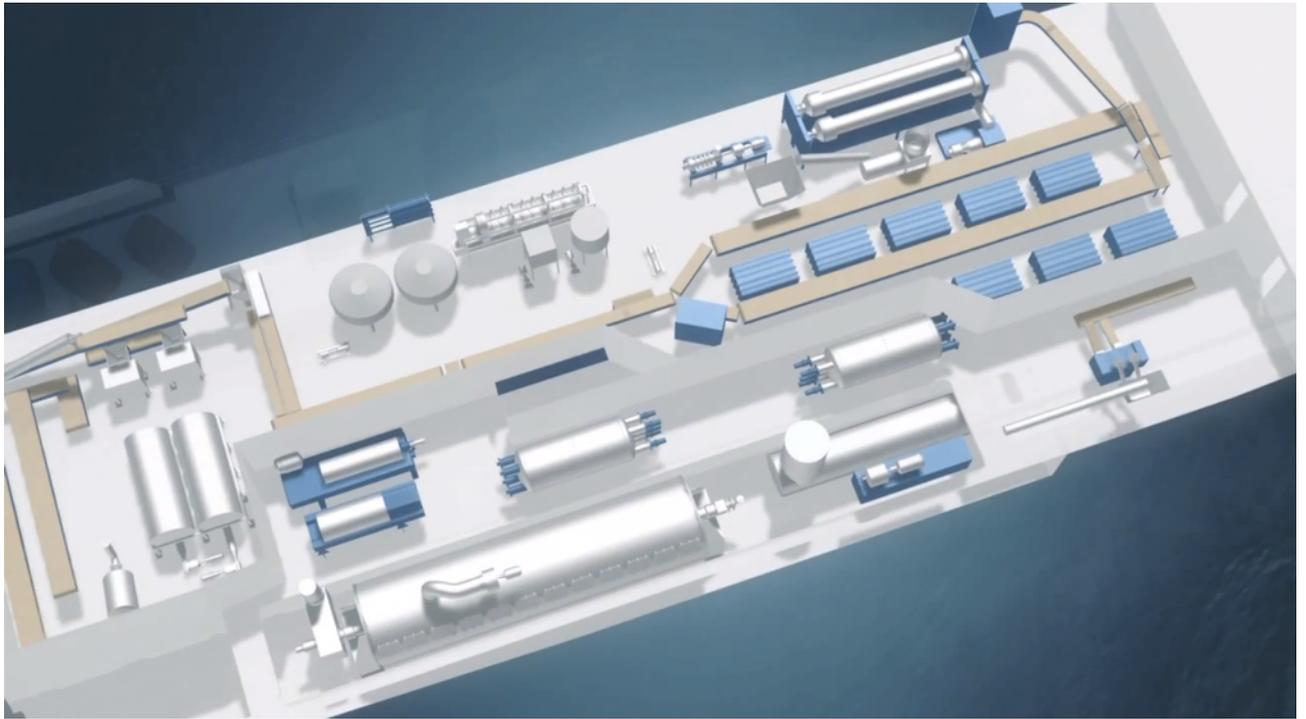
Chapitre 5 : Des industriels irréprochables

Parmi les navires équipés du système de pompe en continu, il y a bien entendu les trois navires norvégiens autorisés à capturer du krill en Antarctique. Ils appartiennent à deux sociétés : Aker BioMarine et Olympic Seafood. Aker BioMarine possède deux navires, le Saga Sea (92 mètres), et l'ancien navire russe Thørshovdi (134 mètres) acheté en octobre 2011 et rebaptisé Antarctic Sea. Olympic Seafood n'en possède qu'un seul, Juvel (100 mètres), le dernier né de la flotte du krill mis à l'eau en 2003. Chaque année, les deux compagnies se partagent un gâteau estimé à plus de 100 000 tonnes de krill.



Depuis plusieurs années, les investissements dans cette pêche du bout du monde sont importants, car pour les deux sociétés, le krill d'Antarctique représente une matière première exceptionnelle et qui peut rapporter gros. Dans le ventre des navires comme l'Antarctic Sea, des dizaines de marins font le tri entre le krill congelé, destiné aux fermes d'élevage de saumons, et celui qui nécessite plus de soins et de traitements. Décortiquée selon un procédé qui demeure secret, la chair de krill est traitée pour en extraire un produit destiné au marché florissant des compléments alimentaires. Il s'agit de l'huile de krill.

Particulièrement riche en Oméga 3 et en antioxydants, cette huile couleur or, vendue en flacons ou en capsules, est sensée être le meilleur des compléments alimentaires, loin devant l'huile de poisson. On lui prête des bienfaits qui dépassent toutes les espérances : soulagement des douleurs articulaires, diminution de l'arthrite, soulagement des douleurs menstruelles, réduction du cholestérol, diminution de certains symptômes allergiques, etc.



Pour commercialiser son huile, Aker BioMarine met en avant un élément marketing inattendu : « *Nous pêchons le krill en Antarctique, l'endroit sur terre le plus vierge de tout contaminant et de toute pollution.* » Sur son site web, un autre argument commercial est avancé : « *Constituant la base de la chaîne alimentaire, le krill n'a pas eu le temps de concentrer dans son corps des polluants nocifs tels que les dioxines, les métaux lourds ou les pesticides.* » Ces arguments sont d'autant plus surprenants qu'ils soulignent indirectement le degré élevé de contamination des poissons prédateurs, au sommet de la chaîne alimentaire, comme le thon ou... le saumon.

Pour se protéger des critiques, les deux sociétés norvégiennes vont plus loin : elles affichent bien en évidence un label de «pêche durable». Aker BioMarine s'est vue décerner en mai 2010 le label «MSC» (Marine Stewardship Council) ; Olympic Seafood a obtenu pour sa part le label «Friend of the Sea». Les deux sociétés disent

respecter les quotas, avoir mis en place des techniques afin d'éviter de mettre en danger d'autres espèces et assurerait une traçabilité de l'ensemble de leurs produits.

Mais est-ce vraiment le cas ?

Ces labels, sensés garantir au consommateur une pêche éco-responsable, sont aujourd'hui sous le feu de lourdes critiques des ONG puisqu'ils auraient labellisé la pêche d'espèces de poissons proche de l'extinction, comme le colin d'Alaska ou le merlu du Pacifique, ou d'autres dont on ne sait scientifiquement presque rien, comme la légine d'Antarctique par exemple.



« En ce qui concerne le label MSC de la pêche du krill en Antarctique, il ne s'applique qu'à un seul des trois navires de pêche norvégiens : le Saga Sea d'Aker BioMarine. Le MSC ne prend pas en compte les autres navires de pêche du krill, explique Rodolfo Werner, le scientifique spécialiste du krill d'Antarctique. Je ne pense pas que le label MSC d'un seul navire de pêche soit suffisant pour dire que la pêche du krill d'Antarctique est durable... »



Pour les Norvégiens, cela ne fait aucun doute. Aker BioMarine se félicite d'ailleurs de compter parmi ses partenaires... le WWF norvégien. Dans un clip publicitaire de la société, Nina Jensen, la directrice de l'ONG en Norvège, se dit même « *fière de collaborer avec une société qui permet d'améliorer la connaissance scientifique sur le krill.* »

C'est l'un des problèmes majeurs de la pêche du krill. Les données qu'utilisent les scientifiques pour donner leurs recommandations à la CCAMLR proviennent des mêmes bateaux qui capturent le krill. L'organisation internationale de gestion a mis en place des limites de capture depuis 1991, et a établi des zones de pêche. C'est un fait. Mais jusqu'en 2002, l'annonce et la transmission des quantités capturées n'était pas obligatoire ; la surveillance par balise VMS (Vessel Monitoring System) de l'ensemble des bateaux n'a été rendue obligatoire qu'en 2010 ; finalement, la présence d'observateurs scientifiques embarqués sur la moitié des navires de pêche n'est obligatoire que depuis moins de cinq ans...



Aujourd'hui, les industriels du krill répètent inlassablement que la biomasse du petit crustacé est si importante qu'il peut être capturé en grandes quantités sans poser de problème. Avec les degrés d'incertitudes sur les quantités pêchées, les connaissances scientifiques et les moyens mis à disposition pour la surveillance et les contrôles, la question reste de savoir pour combien de temps ?

###